

A La Chaux-de-Fonds, les artistes Sandrine Pelletier et Jean-Luc Verna confrontent des univers plastiques aux points de convergence évidents

ÉTOILES JUMELLES

SAMUEL SCHELLENBERG

Art ▶ Avec ses œuvres de Sandrine Pelletier comme de Jean-Luc Verna, la première salle de «Rêver platine» énonce en quelque sorte les modalités des interactions futures. Il y sera question de correspondances évidentes et d'affinités manifestes, mais aussi de la rencontre entre deux corps qui s'abreuve à des sources certes différentes mais aussi complémentaires. «Les deux artistes ne s'étaient jamais rencontrés avant le montage et c'est comme si elle et lui découvraient un nouveau membre de la famille, venu d'une branche un peu bâtarde», s'amuse David Lemaire, directeur du Musée des beaux-arts de La Chaux-de-Fonds et commissaire de l'accrochage avec sa collègue Kahina Hamlaoui.

Basée entre Lausanne et Le Caire, où elle réalise nombre de ses pièces, Sandrine Pelletier, 50 ans cette année, façonne un art qui ne laisse jamais sa matière première indemne: elle corode, brise ou brûle bois, verre, métal et pierre. Sans craindre la démesure – qui a oublié sa récente cascade de 250 miroirs pour Art Môtiers? –, elle adopte également les petits formats, à l'image des plaques d'argent couvertes de laque de carrosserie de la série *PRE-DATOR* (2026), au contenu inspiré par le film SF éponyme.

S'il varie lui aussi format et matières, entre papier, cuir ou tissu, Jean-Luc Verna, 60 ans le mois dernier, prolonge son art sur son corps tatoué, percé ou maquillé. Autour du dessin, influencé par la culture punk et queer, il pratique en parallèle photo, sculpture, céramique ou couture, comme avec la grande œuvre *Past Knight* (2016), surface de velours javalisée constellée de perles et de strass – un hommage à l'artiste et couturier Bruno Pélassy, décédé du sida en 2002.

«Deux faces d'une médaille»

Les convergences entre les deux corps sont nombreuses et sautent d'autant plus aux yeux dans une grande salle rassemblant des œuvres au format tableau, qu'elles soient graphiques (Verna) ou tenant de l'attaque acide contre des plaques de cuivre (Pelletier). Formellement, la référence à l'étoile à cinq branches est partagée, par exemple patinée sur des plaques de zinc par Sandrine Pelletier ou tatouée à l'infini sur le corps de Jean-Luc Verna. Qui



la met aussi ou bout de sa baguette *Fée mâle* (2016), augmentée d'un poing américain.

David Lemaire avoue toutefois qu'il s'était laissé aveugler par ces points communs «alors que ce sont comme deux faces d'une même médaille», une observation assez évidente dans la deuxième salle du parcours, avec un face-à-face fait d'autoportraits-gargouilles à sourires forcés pour le Français; et de sculptures en bronze pour la Suisse,

ou une simple chaussure à talon s'y-hybride de mille manières.

Selon le directeur, quand Jean-Luc Verna dessine des personnages clownesques, «ce sont les évincés du corps social qu'il représente». À l'inverse, Sandrine Pelletier «prend acte de ce corps social et l'incarne au sens de la «viande», en mettant son propre corps à l'épreuve de processus très brutaux, par les matériaux qu'elle travaille, comme le métal rongé par l'acide». Elle aurait



Rêver Platine (2026) de Sandrine Pelletier et Past Knight (2016) de Jean-Luc Verna.
GASPARD GIGON / GALERIE CEYSSON & BENETIÈRE, PARIS.
PHOTO: C. CAUVET

tchèques» dans son espace, obstacles militaires ici réinterprétés avec des rails d'acier dans lesquels est inséré du verre soufflé avec herbiers, référence à ceux du Palais Sursock de Beyrouth.

D'autres grandes œuvres s'épanouissent sur les murs, comme l'agencement de miroirs qui demandent *Who fears the other* (2017); ou les sept plaques de laiton portant les mots *I can talk shit about the system and take a plane home* (2021). Et pour rappeler que le travail de Sandrine Pelletier est parfois plein d'humour, une plaque en pierre gravée, au format ex-voto, assène qu'*Il y a des jours où on s'en branle de la poésie* (2025). Plus dramatique, dans une petite salle: *Le Socle* (2026), structure en bois sur lequel a été versé du verre en fusion, qui a brûlé le support et s'est transformé en éclats et filaments. Ça sent littéralement le roussi.

Corbeaux en hommage

Jean-Luc Verna excelle pour sa part dans les visages plus ou moins évanescents, témoignages d'un processus graphique tout en dessins ensuite décalqués et photocopiés avant d'être agrandis puis rehaussés avec du pastel ou du maquillage. De *L'Amour* (2024) alterne par exemple vingt-quatre pages de livres anciens, du *Ball des maudits* à *Personne ne va rire*, avec des dessins augmentés au crayon, fard et pastel sec. Quant aux corbeaux du *Dernier Envol* (2026), ils rendent hommage au directeur-fondateur du Mamco, Christian Bernard, décédé le mois dernier.

Au cœur de «son» espace, Jean-Luc Verna installe une *Trainée de veuve* (2016) formée de deux pelisses noires portées traditionnellement par les veuves, au XIX^e siècle notamment, agrémentée de cornes d'impala et pouvant être tractée par un plug anal en inox – il fait écho à un ensemble d'anneaux pénéens en verre dans la salle voisine. L'œuvre évoque aussi les restes d'une performance, au même titre que la robe de scène au sein de l'installation *Déposition* 2 (2024), avec miroir lumineux et photos, rappel que l'artiste a aussi été performeur, danseur et chanteur. Avant de racrocher, comme il accroche ailleurs les perfectos blancs qu'il émaille de dessins. Les blousons en cuir que porte Sandrine Pelletier dans la vraie vie sont quant à eux noirs, soulignant une fois de plus un esprit ping-pong décidément omniprésent. I

Musée des beaux-arts de La Chaux-de-Fonds, jusqu'au 3 janvier, mbac.ch

UN «VOYAGE EN ZIGZAG» ET DE LA «TENDRESSE CRITIQUE»

Plusieurs salles du premier étage accueillent en ce moment «Voyages en zigzag», accrochage dédié à la collection de l'artisan graveur Philippe Bodemann – plus de 200 peintures, sculptures ou estampes données au Musée des beaux-arts en 2025. Un ensemble qui paraît parfaitement à la maison dans son nouvel écrin: nombre d'achats effectués depuis les années 1980 étaient influencés par les expositions de l'institution, avec un intérêt tout particulier pour l'abstraction géométrique romande (John M Armleder, Olivier Mosset), l'art concret zurichois (Max Bill, Verena Loewensberg), l'art conceptuel et le land art (Joseph Kosuth, Lawrence Weiner, Hamish Fulton) ou les multiples (Sophie Taeuber-Arp, Marcel Duchamp). On complètera la visite à La Chaux-de-Fonds par un passage au centre d'art Quartier Général, où l'exposition «Tendresse critique» montre les œuvres des artistes Sophie Ballmer et

Tarik Hayward, ici en duo. Présentées autour d'une structure centrale bâchée et inaccessible, les pièces sont à approivoiser: aucune ne crie par trop fort son statut d'œuvre d'art, qui l'identifierait immédiatement dans le contexte de friche qu'est le QG, ancien abattoir de la ville. Au mur, des sculptures au format tableau empilent treize plaques offset avec bords pliés et fragments d'images. Suspendue dans les airs, une chaîne à des maillons en forme de cœur, pas loin de deux pinces-monseigneur – elles riment avec cambrioleur – habillées en poupées. Ambiguïté encore avec une installation de smartphones diffusant des vidéos d'enfants jouant la comédie – des téléphones qui, côté pile, ont leur lampe de poche allumée. «Qui regarde qui?» demande le texte de salle. SSG

Quartier Général, La Chaux-de-Fonds, jusqu'au 1^{er} novembre, q-g.ch

PUBLICITÉ

COMÉDIE DE GENÈVE
OCTOBRE

LA PARABOLE DU SEUM
Rébecca Chailion • 29.09-2.10

WHERE IS EVERYBODY?
ZOO / Thomas Hauert & Platform K • 30.09-3.10

GRANDEUR NATURE
Anne-Sophie Turion • 3 et 4.10 | Quartier des Eau Vives

THE OTHER PLACE
Alexander Zeldin • 8-14.10

COMEDIE.CH

La nuit comme paysage

Genève ▶ Au FMAC, «Brave la nuit» croise œuvres de la collection et pièces invitées.

Au printemps, Ghalas Charara et Rita Elhajj avaient examiné l'«archive vivante». Pour leur deuxième proposition au Fonds d'art contemporain de la Ville de Genève (FMAC), dans le cadre d'une résidence de commissariat, elles accrochent «Brave la nuit». Le duo puise ses œuvres dans les riches fonds maison – c'est dans son cahier des charges –, non sans ajouter les pièces de plusieurs artistes invités.

La nouvelle exposition prolonge la thématique de la première, «mais en se concentrant sur les gestes, la matérialité. On avait envie de construire une sorte de contexte dans lequel les pratiques artistiques initient un certain mouvement», posent Ghalas Charara et Rita Elhajj. D'origine libanaise, toutes deux ont fait un master à la HEAD, après un bachelor à l'EDHEA de Sierre pour la première et un autre aux beaux-arts de Beyrouth pour la seconde.

Avec ses ambiances bleues, la scénographie évoque «la nuit comme paysage, dans lequel la mort et la violence peuvent coexis-

ter, mais aussi les désirs et les célébrations». «May your fears ghost you» (puissent tes peurs te hanter/l'ignorer) énonce l'une des pièces réalisées dans un atelier de broderie palestinienne de l'artiste Nur Dasoki, destiné aux personnes issues de la diaspora (PHOTO: GUILLAUME COLLIGNON). Ailleurs, le panneau en béton *Flightless Bird* (2025) de Reema Nubani représente un oiseau empêché de voler: alors que la série *Hammer* (2023) de Carla Barchini donne en quelque sorte des ailes à des marabouts, transformés en figures poétiques par la grâce du verre.

Installation textile, *The Sound They Longed For* (2026) de Dina Mimi confronte les re-productions en feutre de dessins de prisonniers politiques nord-irlandais et palestiniens, produits entre les années 1970 et 2000. Les motifs ont été cousus sur deux pièces tissées par des femmes de Cisjordanie.

Avec un personnage central en mauve posture et différentes références coloniales,

on retrouve le potentiel d'une narration dans la peinture sur carton *One More Time* (2015-2016) d'Omar Ba. Genevois d'origine sénégalaise, l'une des œuvres issues du FMAC. Autre pièce du cru, *Qui fait tenir la maison?* (2024) de Jeanne Tara, en fer forgé thermo-laqué et cire, emprunte ses formes à l'architecture romane.

Quant au son de guitare qui habite l'espace, il provient de la vidéo *Music for Horses on the G String* (2025) d'Alfati. Accroché au FMAC, l'instrument est aussi tiré en pleine rue dans un diaporama. Des poèmes complètent l'accrochage, par exemple celui de Rayya Baradaran, écrivaine établie à Beyrouth qui analyse l'évolution de son écriture face au génocide à Gaza. «J'ai commencé à écouter autrement / Puis j'ai commencé à écrire autrement.» SSG

Un riche programme de concert, perfos, conversations, projections ou ateliers accompagne l'exposition. FMAC, 5 ch. du 23-Août, Genève, jusqu'au 13 décembre, me et di 12h-18h, visites guidées à 15h, fmacgeneve.ch

